



Paysage vu depuis un avion en route pour Tegucigalpa, Honduras, octobre 2019.
Photo : Valérien Mazataud.

à la reproduction de sa famille et les enfants doivent faire preuve de piété filiale envers leurs parents. Chez la plupart des personnes vietnamiennes que je côtoyais, la primauté de la famille et le respect des aînés constituaient des valeurs incontournables. L'institution familiale se prolongeait même au-delà de la mort, puisque les ancêtres défunts continuaient à veiller sur leurs descendants. En contrepartie, ces derniers leur manifestaient leur affection en organisant des repas cérémoniels (le culte des ancêtres) auxquels morts et vivants participaient de concert. Parallèlement à cela, chacune et chacun pouvait adhérer ou non au(x) dogme(s) explicatif(s) lui convenant le mieux, mais en cas de problème, quand on recherchait un soutien pouvant transcender les capacités du monde sensible, c'est à ses parents et grands-parents défunts que l'on s'adressait d'abord.

J'avais également appris qu'outre leurs ancêtres, les Vietnamiens et les Vietnamiennes vénèrent et prient un grand nombre de personnes défuntes, connues pour les actes ex-

ceptionnels accomplis durant leur vie et/ou pour les miracles survenus après leur mort. Il s'agit parfois de héros de l'histoire du Vietnam, tel le général Trần Hưng Đạo, vainqueur des hordes mongoles au XIII^e siècle, qui est censé chasser les mauvais esprits. Il peut s'agir aussi de personnages réputés pour les bienfaits dont ils ont comblé la population d'un village ou d'une région donnée, avant comme après leur mort. Plus près de nous, le président Hồ Chí Minh (décédé en 1969), familièrement appelé *bác Hồ* (« l'oncle Hồ »), fait maintenant l'objet d'un culte semi-officiel. Au Vietnam, sa photo se retrouve souvent sur les autels dédiés aux ancêtres, à côté de celles des ascendants de la famille.

Les personnes vietnamiennes s'adressent aussi à des esprits non humains, mais ce sont les parents et autres figures parentales défuntes qui constituent le premier recours auquel on songe en cas de besoin. La croyance en la transcendance d'êtres humains, qu'il s'agisse de ceux dont on descend ou de personnages dont l'histoire

rapporte les faits et gestes, peut ainsi être qualifiée de foi participative, ou encore humaniste, puisqu'elle concerne des gens comme soi-même dont la mort a élargi les pouvoirs, pouvoirs auxquels chacun accède après son décès.

Une grande part de l'humanité est à la recherche d'une seule et même chose : la présence d'un pouvoir la dépassant.

La force transcendante de *sila* chez les Inuit

Mon expérience du monde inuit, objet de mes recherches de longue date, m'a ensuite permis de poursuivre mes réflexions. Les Inuit que je côtoyais étaient chrétiens mais, disaient-ils, la religion leur avait été apportée par les Européens. Chez leurs ancêtres, la foi n'existait pas. On pouvait croire en la véracité du témoignage de ceux et celles en qui on avait confiance, mais on ne connaissait pas de vérité révélée transmise par des prophètes ou par le biais de textes sacrés oraux ou écrits. Les rencontres avec le suprasensible (ce qui n'est habituellement pas perceptible aux sens) relevaient alors de l'expérience plutôt que de la croyance. Le monde abritait toutes sortes d'êtres aux pouvoirs suprahumains, dont on connaissait l'existence par contact personnel ou grâce au témoignage vécu de personnes crédibles – les chamanes par exemple. À l'instar des humains, ces êtres faisaient partie de *sila*, une force naturelle conçue comme un système englobant et régulant tout le cosmos, un ordre du monde, une intelligence de l'Univers².

Sila, c'est le principe qui règle le cours des saisons, les rapports entre la terre, la mer et le ciel, ainsi que la vie des êtres – humains, animaux et autres – qui peuplent ces espaces. Ce principe est inhérent à l'Univers, dont il constitue le moteur. Il fait donc partie de la nature. Jusqu'à un certain point, la notion de *sila* se rapproche ainsi du *Qi* taoïste, le principe régulateur de l'existence, qui échappe à la connaissance sans pour cela être d'ordre divin. *Sila* en tant que moteur de l'Univers peut donc être considéré comme une force transcendante, puisqu'il joue le rôle de régulateur suprême de la nature. Mais il s'agit d'une transcendance immanente à cette nature plutôt que d'une volonté surnaturelle qui s'imposerait de l'extérieur. On peut parler ici de transcendance accessible, car les êtres humains détenteurs d'un savoir suprasensible (les chamanes d'antan) et bénéficiant de l'aide de leurs esprits auxiliaires, régis eux aussi par *sila*, sont en mesure de pallier les dérèglements de ce dernier (mauvais temps, disette, maladie). Qui plus est, la conception d'une telle transcendance relève de l'expérience plutôt que de la foi, puisque les forces et les êtres suprahumains qui l'incarnent sont accessibles aux sens, soit directement, soit grâce au témoignage vécu des chamanes.



Moine bouddhiste aux chutes du Niagara, décembre 2012. Photo : Valérien Mazataud.

Mes réflexions m'ont ainsi amené à comprendre qu'une grande part de l'humanité est à la recherche d'une seule et même chose : la présence d'un pouvoir la dépassant. Celui-ci est parfois conçu comme un système de pensée totalisant et strictement rationnel (la science marxiste, par exemple). Mais très souvent aussi, il prend la forme d'êtres suprasensibles, donc difficilement perceptibles, dont certains attributs transcendent ceux de la commune humanité. Ces êtres peuvent appartenir totalement ou partiellement à la nature (comme c'est le cas du culte des ancêtres, des contacts extra humains) ou au contraire, se rattacher à un monde autre perçu comme spirituel (comme c'est le cas des religions monothéistes).

Du point de vue épistémologique, la nature exacte d'une telle transcendance dépasse nos capacités de perception habituelles, puisque par définition, ce qui est transcendant se

situé au-delà de l'humain ordinaire. On doit donc s'en faire des représentations, c'est-à-dire des images symboliques et/ou des construits explicatifs. Certaines de ces représentations reposent sur l'expérience (contacts avec des êtres conçus comme transcendants). D'autres, au contraire, exigent un acte de foi. Dieu, Brahma ou l'avènement du Grand Soir marxiste ne peuvent être appréhendés par nos cinq sens. On doit donc y croire. Je ne porte pas de jugement sur de tels actes auxquels je participe, mais je sais que ma propre représentation de la transcendance n'est pas nécessairement signifiante, ni donc vraie, pour tout le monde.

Le Dieu monothéiste

Je qualifie de limitées les deux représentations précédemment évoquées, soit le culte des ancêtres et la conception d'un ordre naturel du monde (*sila*). L'une, en effet, est participative — elle implique des êtres humains tels que nous — et l'autre, accessible, du moins à certaines personnes, car inscrite tout entière dans la nature. Il n'en est pas de même d'un troisième type de représentation : la transcendance absolue.

Celle-ci postule l'existence d'un être tout-puissant, hors de la nature et, donc, du temps et de l'espace. Il/elle/ça est supérieur à la nature, puisque généralement perçu comme son créateur. Selon la formation chrétienne que j'ai reçue durant mon enfance, c'est cet être surnaturel qui a édicté les lois de fonctionnement de l'Univers, ainsi que les règles que l'humanité doit suivre pour vivre en accord avec ces lois et ainsi accéder éventuellement à la surnature, ou tout au moins à une forme sublimée de vie naturelle. Non perceptible aux sens, cet être se révèle à l'humanité à travers sa création et par l'intermédiaire de prophètes et d'autres messagers auxquels il s'adresse directement et auxquels il permet quelquefois d'accomplir des actes miraculeux allant au-delà des lois naturelles connues.

Cet être exprimant une transcendance illimitée et absolue est souvent conçu comme infiniment bon. C'est le dieu, entre autres, du judaïsme, du christianisme et de l'islam. Inaccessible à l'expérience humaine directe — sauf, dit-on, en de rares cas —, il ne peut être appréhendé que par la foi en sa présence infuse ou en sa révélation aux messagers qu'il s'est choisis. Cette représentation de la transcendance se distingue donc fondamentalement de celles qui attribuent des pouvoirs suprahumains aux ancêtres ou à certains êtres et forces intra-naturels.

Pour l'historien des religions Mircea Eliade, l'apparition de la foi résulte de l'avènement, ou de l'introduction dans une population donnée, d'une doctrine monothéiste³. Cette doctrine constitue une nouvelle révélation, structurellement différente des « expériences religieuses archaïques » fondées sur la pratique et la tradition plutôt que sur la croyance. Son

adoption rend donc ces expériences caduques, une situation que reflète le mot inuktitut pour « se convertir », *saagiartuq* (« il/elle se met à faire face à quelque chose [la révélation] »), qui exprime la nécessité de se détourner des pratiques traditionnelles.

À mon avis, ce qu'Eliade ne voyait peut-être pas, c'est que tradition et foi en la transcendance peuvent coexister. Dans le culte des ancêtres comme dans celui des saints, par exemple, un être humain ordinaire, réputé moralement droit, accède par son décès à une transcendance limitée. Il ou elle peut en effet répondre aux prières de ses descendants (dans le cas des ancêtres) ou des fidèles en général (saints chrétiens et musulmans). Parmi les personnes vietnamiennes de mon entourage, cette transcendance ancestrale repose avant tout sur l'expérience bien humaine de l'amour familial, mais elle suppose également un certain degré de foi en la survie de cet amour après la mort de l'ancêtre.

Chez les Inuit que j'ai connus, la foi en la révélation chrétienne s'est implantée depuis longtemps et, pourtant, on continue quasi quotidiennement à faire l'expérience, ou à entendre parler, de rencontres avec toutes sortes d'êtres suprahumains. Malgré la disparition des chamanes, les gens conçoivent toujours le monde comme régi par *sila*, à cette différence près que pour les chrétiens et chrétiennes, *sila* est une création divine et qu'en dernière instance, l'ordre du monde émane de Dieu.

Pour conclure, mon expérience m'a enseigné que les représentations qu'on se fait de la transcendance prennent des formes diverses, renvoyant à l'immanence ou bien à l'origine surnaturelle de la puissance qu'on invoque. Qu'elles soient univoques ou composites, limitées ou illimitées, participatives, accessibles, absolues ou autres, ces représentations peuvent être le fruit de l'expérience, provenir d'une connaissance infuse ou d'une foi révélée, ou d'un mélange de tout cela. Dans tous les cas, cependant, leur finalité reste la même : nous permettre d'espérer que notre vie a du sens. Une fois ceci reconnu, il est vain de penser que telle ou telle représentation particulière de la transcendance — généralement la sienne propre — est immédiatement signifiante pour tout le monde, ou pis encore, qu'elle est la seule valable ou la meilleure. ■

1— Sur l'absence d'opposition réelle entre immanence et transcendance, voir Dominique Bourg, « Changement de civilisation et spiritualité », *Relations*, n° 809, juillet-août 2020, p. 17-19.

2— Bernard Saladin d'Anglure, *Être et renaître inuit : homme, femme ou chamane*, Paris, Gallimard, 2006.

3— M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1989 [1949], p. 127.

L'ÉTAT DE GRÂCE

Sylvie Drapeau

L'auteure, comédienne et romancière, a publié la tétralogie *Le fleuve* (2015), *Le ciel* (2017), *L'enfer* (2018) et *La terre* (2019) aux Éditions Leméac

Que l'on soit artiste ou spectateur, les quêtes de transcendance qui nous animent peuvent s'incarner dans l'expérience du sublime et du sacré portée par l'art. Entre angoisses et doux vertiges, ce processus nous révèle à nous-mêmes et nous lie aux autres, dans le partage.

Soir de première. Dix-neuf heures cinquante. Je quitte la loge comme on part en guerre. Je traverse la scène derrière le rideau fermé et me dirige en ligne droite vers la coulisse. Je vais rejoindre mon ami Samuel, qui est déjà prêt pour son entrée en scène. C'est lui qui interprétera le rôle de mon père dans la pièce. Il s'agit d'un soir de première un peu particulier. Nous nous serrons très fort dans les bras l'un de l'autre, comme s'il était possible que nous n'en sortions pas vivants; puis, après avoir échangé un fervent « merde ! », nous nous séparons, chacun dans son couloir, un rideau de velours noir entre nous. Le retour à la solitude amplifie la rumeur de la salle. Nous sommes fébriles, vulnérables à la limite du supportable, comme si nous subissions une torture. Ça a toujours été comme ça. À ce moment, il me semble que faire le métier de comédienne n'a aucun sens. Qui voudrait se mettre dans de pareils états, à moins d'être masochiste? Je me demande même ce que je fais là, comme s'il y avait erreur sur la personne. Le trac est un animal féroce et c'est l'ego qui le tient en laisse, qui le contrôle. C'est lui qui dit que je n'y arriverai pas, que c'est trop grand pour moi, que je ne suis pas à la hauteur du privilège tant convoité de passer du temps dans la lumière. Étrange faveur, d'ailleurs, qui vous laisse presque pour morte dans ces quelques minutes avant le lever du rideau.

Sylvie Drapeau.
Photo : Samuël Côté.



Assise dans la coulisse, je me concentre sur ma respiration dans le but de faire taire mon mental déchaîné, puis, j'aperçois le faisceau d'une lampe de poche, de l'autre côté de la scène, qui s'arrête au centre de l'espace sur un X marqué au sol. Ça y est ! Nous y sommes, le voilà : le « cinq minutes » que je désirais et que j'appréhendais à la fois ! Je me lève et marche vers le halo. En posant la pointe de mon pied sur le X, je m'immobilise et serre trop fort la main du technicien qui me murmure gentiment : « merde ! ». Il éteint la lampe et s'éloigne. Je reste seule dans le noir tout le temps que dure l'interminable cinq minutes, qui se prolongera s'il y a des retardataires. J'entends les gens du public qui jasant, qui rient parfois. Ils sont décontractés — les chanceux — et je leur envie cette nonchalance. J'attends derrière le rideau fermé. Mon cœur bat très vite. Je tente de revenir à ma respiration.

Jusque-là, j'avais joué la vie des autres, la vie de personnages plus grands que nature, servant des histoires porteuses de sens, souvent écrites par des génies, par des auteurs qui avaient été traversés par la grâce. Or, je m'apprêtais ce soir-là à jouer l'histoire de ma famille, l'histoire des tragédies qui ont ponctué notre vie ; je m'apprêtais à jouer la pièce *Fleuve*, que j'ai conçue à partir des quatre romans que j'ai écrits et dans lesquels je m'adresse, avec mes simples mots, à nos morts, frères, sœur et mère. J'étais sur le point de révéler qu'une actrice est « un territoire occupé » et que c'est à partir de ce territoire déjà chargé de blessures que les personnages peuvent s'incarner. J'allais révéler que la souffrance réelle est la matière première des personnages tragiques, ces souffrants hors norme, ces archétypes qui sont miroirs de nos folies, et que c'est ce que j'avais fait toute ma carrière : leur prêter ma vie. J'allais leur dévoiler que les acteurs ne se cachent pas derrière les personnages, qu'ils se révèlent au contraire à travers eux, se prêtant ainsi au jeu de la catharsis.

À cause du caractère extrêmement personnel de la pièce, le trac me semblait décuplé. N'était-ce pas un peu indécent, toute cette vérité exposée ? Je remettais tout en question derrière le rideau fermé. Nous étions à quoi ? Trois minutes peut-être avant le début du spectacle ?

Je savais pourtant, à tête reposée, qu'écrire sur ma famille c'était écrire sur l'humanité, que des petites filles perdues il y en avait plein la salle tous les soirs, et autant de petits garçons en déroute. N'était-ce pas pour cette raison que j'allais moi-même au théâtre, que j'aimais tant prendre le temps de m'asseoir devant un tableau au musée, que je fermais religieusement les yeux au concert, ou que je tournais avec fébrilité la première page d'un nouveau livre ? Ne sommes-nous pas tous en quête d'un partage le plus vrai possible lorsque nous nous tournons vers l'art ? Ne sommes-nous pas toutes et tous en quête de sens ?

Qu'est-ce donc que le trac ? Peut-être la peur de ne pas pouvoir atteindre cet état de grâce tant célébré, tant recherché. Car il me semble que plus ou moins consciemment, nous cherchons une occasion d'éveil, par l'art. Que je sois actrice ou spectatrice, à mesure que les années passent, j'arrive au théâtre assoiffée de sens plus que de sensation, même si l'un n'empêche pas l'autre. Je crois que nous voulons être révélés à nous-même, de tous bords tous côtés. À cette part sans forme, intemporelle, éternelle. Rien que ça ! Je sais ! De là le trac ! Les artistes se sentent minuscules face au défi. Je commence à comprendre que notre volonté n'y est pour rien. Nous ne sommes que des passeurs. L'état de grâce exige une disponibilité absolue, au-delà des apparences, même s'il passe par les apparences. Ça tient du paradoxe.

Et si je survivis aux palpitations de mon cœur, chaque soir, si je peux encore et encore chercher à communier, à rejoindre, à être cette passeuse, vers ce qui me dépasse, vers ce que j'ignore, dans cette ferveur toujours intacte, c'est parce que je sais qu'il y aura sans cesse des êtres qui se reconnaîtront, pour qui nos brèches exposées permettront la rencontre intime et le pardon ultime. Être dans la salle ou sur scène c'est du pareil au même, c'est chercher à se rencontrer et c'est dans cette communion qu'advient l'état de grâce.

Ce soir-là, je m'en allais dire au public que « la tragédie des personnages se superpose à celle de la vie ordinaire, qui n'a rien d'ordinaire, si vous voulez mon avis. Choisir d'être actrice, c'était choisir d'entrer dans la lumière, pourtant... Le tragique me traverse, comme le fleuve traverse la terre qui nous a vu naître. » J'allais leur dire : « je suis une arracheuse d'ombre... », j'allais leur dire la vérité.

Transcender la souffrance, la dépasser pour voir, sentir, percevoir ce qu'il y a juste derrière, « à un voile de l'enfer », dans le présent de la représentation, dans cette « verticalité ». Je voulais leur parler de ça.

Toujours derrière le rideau, je me dis : « j'entre au théâtre comme j'entrais à l'église, enfant, dans un désir de communion » ; je me dis : « il ne faut pas que j'oublie que je ne suis pas là pour avoir du talent ». C'est fou tout ce qu'il y a dans un cinq minutes ! Une vie.

La lumière baisse tranquillement dans la salle, ça y est : nous y sommes ! Et je ne suis pas morte. J'essaierai encore une fois. Le rideau monte tranquillement. Le public fait silence. Nous chercherons ensemble. Je m'en vais à leur rencontre en tout cas. Comme chaque fois, je murmure : « À la grâce de Dieu. » Je reviens à mon souffle et j'entre dans la lumière. ■

QUE PERD-ON QUAND ON OUBLIE LA RELIGION ?

Jean-Claude Ravet

L'auteur, chercheur associé au Centre justice et foi et rédacteur en chef de *Relations* de 2005 à 2019, a publié *Le désert et l'oasis. Essais de résistance* (Nota bene, 2016)

Se priver collectivement de la religion au nom du progrès et d'une foi aveugle en la raison, n'est-ce pas aussi se priver de l'ombre qui donne son éclat à la lumière ? Et surtout, d'une mémoire millénaire porteuse d'un message subversif à l'encontre des maîtres du monde et de l'ordre établi ?

Il y a une perte nécessaire. Un dépouillement bénéfique. Une grâce dans l'abandon de certitudes, dans le délestage de scories accumulées avec le temps qui masquent le sens, le rendent inaudible, parfois le défigurent, en le coupant de la vie. Cela est vrai de la religion et de l'image de Dieu qui s'en dégage. À cet égard, la sécularisation est une bénédiction – et même une expérience métaphysique libératrice qui n'a pas fini de faire son œuvre –, de même que l'athéisme, qui dépoussière, purifie, passe par le feu l'image de Dieu, aidant la religion à creuser sa quête, à affiner sa parole. Si maints lieux de culte sont désertés, c'est aussi qu'ils se sont desséchés, éloignés de la source, devenus chambres d'écho de vérités anonnées, désincarnées, stériles – s'adressant à chacun comme à un repu. « Dieu, délivre-moi de Dieu », priait instamment Maître Eckhart, le célèbre mystique allemand du XIV^e siècle. La frontière entre l'icône et l'idole est mince ; elle a l'épaisseur du reflet du vivant ou de la mort, vivifiant ou létal¹.

Je ne parle pas de ce genre de perte, essentielle, mais d'un autre type, pernicieux celui-là, qui s'apparente à l'oubli de soi et qui élude, au profit d'un effacement, l'occasion de penser et panser la perte, voire de rebondir. La blessure, trop vite anesthésiée, devient ainsi un vide aussitôt rempli par un trop-plein, gavant le désir. C'est à peu près ce qui s'est passé aux lendemains de la Révolution tranquille, qui a signifié pour beaucoup d'être libérés de la chape de plomb autant sociale qu'intime d'un catholicisme clérical, puritain, dogmatique et contrôlant. Pendant que certains étaient mobilisés à fond dans la construction d'un État moderne aux mille promesses, que d'autres se bousculaient aux portillons des centres commerciaux poussant comme des champignons et que les églises se vidaient, nous perdions collectivement de vue que ce grand changement social avait été en bonne partie préparé et mis en œuvre par des gens portés par leur foi. Sur fond d'une méprise conjuguée au rejet amer d'un cléralisme étouffant, s'est installé tout naturellement un discours social opposant modernité et religion, l'une signe d'émancipation, l'autre tout juste bonne à être jetée avec d'autres vieilleries aux poubelles de l'histoire.

Lampadaire dans le stationnement d'un centre commercial, Vitry-le-François, France, mars 2012.
Photo : Valérien Mazataud.

